

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 2 (1895)
Heft: 1

Artikel: Les faux chefs-d'œuvre : mignon [à suivre]
Autor: Destranges, Etienne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068488>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Les faux chefs-d'œuvre MIGNON

AVEC une unanimous quelque peu de commande, les journaux ont célébré la cérémonie qualifiée de touchante tout haut, de grotesque tout bas, de la millième représentation de *Mignon* à l'Opéra-Comique et de la rémise, à cette occasion, de la grand-croix de la Légion d'honneur à M. Thomas (Charles-Louis-Ambroise), excellent homme, honnête musicien, mais pas autre chose. N'est-il vraiment pas bizarre, pour ne pas dire plus, de voir décerner à un artiste l'une des plus hautes dignités de notre ordre national, non pour le mérite intrinsèque, pour la valeur propre de cet artiste, mais simplement parce qu'une de ses œuvres a obtenu, grâce à son livret, un nombre considérable de représentations? Et, n'est-il pas attristant de penser que des hommes comme Hugo, Berlioz, Franck, Gounod, d'une supériorité incontestable ceux-là, honneur et gloire de leur pays, sont morts sans atteindre cette distinction qu'ils avaient mille fois méritée? Pour moi, je ne vois rien de plus parfaitement fait pour nous ridiculiser aux yeux de l'Europe, que cette antithèse d'Hugo, simple officier de la Légion d'honneur, et de M. Thomas, grand-croix; du plus grand poète, du plus grand prosateur français du XIX^e siècle, de l'auteur d'*Hernani*, des *Contemplations*, des *Châtiments*, de *Notre-Dame de Paris*, des *Misérables*, et d'un musicien de troisième ordre, ayant simplement à son actif le succès d'un opéra-comique qui, en vingt-huit ans, a atteint mille représentations! Mais alors, à ce compte-là, que le Gouvernement s'emprise donc d'accorder le grand collier à MM. Lecoq, Planquette et Audran; le succès de la *Fille de Madame Angot*, des *Cloches de Corneville*, de la *Mascotte*, de *Miss Helyett*, a été autrement considérable, autrement rapide que celui de *Mignon*. Si, en France, la valeur d'une œuvre se mesure simplement à son nombre d'éditions ou de représentations, nous arriverons à de jolis résultats! Après M. Thomas, officiellement désigné comme le plus

grand représentant du génie français, parce que sa *Mignon* a été jouée mille fois, attendons-nous à voir M. Ohnet, M. Emile Richebourg ou M. Jules Mary, — quel dommage que Ponson du Terrail soit mort, — nommés au moins commandeurs. Leurs romans s'enlèvent et font la joie des portières, tout comme *Mignon*. Allons, Monsieur le Ministre, ne faites pas languir trop longtemps ces maîtres d'un autre genre. En nommant Monsieur Thomas grand-croix de la Légion d'honneur, vous leur avez mis l'eau à la bouche, car ils ont pu se dire, avec une apparence de raison: « Si lui, pourquoi pas nous! »

Vraiment, quels titres Monsieur Thomas avait-il à une pareille distinction si rarement réservée à un artiste. Est-ce un musicien de génie? On ne pourrait le prétendre sans ridicule. Il connaît la technique de son art, en possède à fond la pratique, mais c'est tout. Est-ce un initiateur, un créateur de formes nouvelles? Eut-il, comme Gounod, une influence sur la musique française contemporaine? A ces questions, il est impossible encore de répondre d'une façon affirmative. Ses partitions sont-elles de ces œuvres vraiment supérieures dont puisse s'enorgueillir un pays? Hélas, pour quelques belles pages qu'elles renferment par-ci par-là, quel amas de fatras, de scories de toutes sortes! Directeur du Conservatoire, Monsieur Thomas se serait-il signalé comme un administrateur hors ligne, serait-il arrivé à faire de la maison qu'il dirige, un établissement modèle? Rien que cette hypothèse vous fait sourire. A l'exemple du glorieux maître italien Verdi, Monsieur Thomas, qui est à peu près du même âge, aurait-il conservé cette vigueur spirituelle, cette faculté de création spontanée et pleine de jeunesse, qui a donné à l'art musical ces deux belles œuvres: *Othello* et *Falstaff*? Non; son talent essoufflé n'a produit, ces temps derniers, que deux partitions poussives: *Françoise de Rimini* et *La Tempête*. Mais alors, direz-vous, qu'a donc fait Monsieur Ambroise Thomas pour avoir ainsi été nommé grand-croix de la Légion d'honneur, alors que les grands plus génies ne l'ont pas été? Mais, il a fait un opéra-comique qui a eu mille représentations. Dans notre siècle positif, une médiocrité qui rapporte beaucoup de droits, jette, en France, plus de con-

sidération sur son auteur, que dix chefs-d'œuvre qui n'auraient été joués que quelques fois. Ce qui vient d'arriver à Monsieur Thomas en est une preuve frappante.

J'ai prononcé, tout à l'heure, le nom de médiocrité, en parlant de *Mignon*. Dussé-je froisser les admirations sincères, je n'en doute pas, mais mal fondées, à coup sûr, de bien des personnes, je répète le mot : *Mignon* est une œuvre médiocre, bien plus, elle est le type de l'œuvre médiocre. C'est ce qu'un examen attentif de cet opéra-comique, aussi banal que millinaire, peut arriver, sans grande difficulté, à démontrer.

Le livret de *Mignon* est, en somme, l'un des meilleurs du répertoire de l'Opéra-Comique. MM. Barbier et Carré ont, contrairement à leurs habitudes, assez bien dérangé l'épisode de Goethe. On sait que *Mignon* est tiré des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, sorte de roman philosophique de l'auteur de *Faust*. Dans l'original, Mignon est le fruit incestueux d'un moine défroqué qui a épousé sa sœur. Il n'était guère possible de faire adopter cette version sur un théâtre. Pour imposer l'inceste à la scène, il faut un génie comme celui de Wagner. Aussi ne reprocherai-je pas aux librettistes d'avoir fait du mendiant Lothario le père de Mignon. Mais, par exemple, leur idée, — idée dont Monsieur Thomas doit porter aussi la responsabilité, — de faire vivre Mignon et de lui faire épouser Meister, est tout bonnement grotesque. Ce dénouement, à l'usage des âmes tendres, est aussi impardonnable que celui de *Mireille*, dû aux mêmes librettistes. Après avoir fait, à ce sujet, les plus expresses réserves, je ne fais aucune difficulté de reconnaître que le livret est traité avec une certaine adresse. Cette création du grand poète allemand est d'un charme si attachant, qu'il en a rejailli quelque chose sur l'adaptation française si loin, pourtant, qu'elle soit de l'original.

Le succès de cet opéra-comique est dû beaucoup plus au livret qu'à la musique. *Mignon*, arrangé en simple drame, aurait tout autant attiré le public. Il ne faut pas s'abuser ; la partition de Monsieur Thomas n'est nullement la cause efficiente de ces fameuses mille représentations au théâtre dirigé par M. Carvalho. Ce

n'est pas la musique qui, cette fois, a sauvé un malheureux livret, c'est le livret qui a jeté une petite part de succès sur une malheureuse musique.

(A suivre.)

ETIENNE DESTRANGES.



CHRONIQUES

 ENÈVE. — Le 16 décembre, à l'Athénée, première audition de *Chez nous*, nouvelles chansons romandes de M. Jaques-Dalcroze, dites par l'auteur avec un vif succès. Publiées le jour même du concert, elles m'ont paru, malgré l'apparence qui résulte de l'appellation de chansons, avoir une signification musicale assez grande pour mériter une étude spéciale. Je ne dirai rien à cette place que de leur interprétation par l'auteur.

Il est à remarquer qu'il évite tout *parlé*, qu'il chante toujours. Quand le parié, qu'affectionnent certains diseurs de chansons, est nécessaire, il est la preuve d'une insuffisance de la musique du chansonnier ; ici, il doit être proscrit, parce qu'il risque de détruire en partie le comique (je renvoie à l'article de fond qui précède) et qu'il ne peut qu'introduire une note vulgaire, café-concert, dans des chansons qui sont toujours distinguées ; du reste il est superflu, le son musical ajoutant à l'expression, grâce à la vérité de la mélodie.

M. Jaques-Dalcroze dit ses chansons comme personne. Il les nuance le plus spirituellement et excelle à ménager ses effets ; le timbre même de sa voix, qui est loin de celui d'un chanteur de profession, augmente l'effet comique, et sous ses doigts les accompagnements s'enrichissent parfois d'allusions amusantes, comme dans *Sancta simplicitas*, où la ritournelle du couplet sur la musique est devenue une sonatine à la Dussek. Mais il ne faudrait pas croire que, dans la bouche d'un autre, « ce ne soit plus ça », forcément, comme beaucoup le disent. Expressives comme le sont ces chansons, il suffit qu'elles soient bien sues, intelligemment dites (et encore une fois en chantant, si mince soit la voix, et non en parlant, la voix blanche) et discrètement accompagnées. Les complications de l'accompagnement ne gênent nullement l'auditeur, si peu musicien soit-il, parce qu'il ne les aperçoit pas ; aussi